

**L'ALTOGOGOVEANISTIQUE DE MARTIN ALIHANGA :
UN CHAMP NOVATEUR DANS LES SCIENCES
SOCIALES AFRICAINES**

Jean-François OWAYE

Département d'Histoire
Université Omar Bongo (Libreville)
Email: jfow2012@gmail.com

Jérôme OKOUNDZI

Géographe, Attaché de recherche
IRSH (CENAREST, Libreville).
Email : okoundzi@yahoo.fr

Résumé

Dans sa thèse de doctorat d'Etat consacrée aux structures communautaires traditionnelles altogovéennes (de l'Ogooué Supérieur), le professeur de sociologie, Martin Alihanga, s'est proposé de construire un champ particulier dans les sciences sociales africaines : l'Altogovéanistique, qu'il définit comme « la science [sic !] sociale appliquée à l'étude des Cultures et Civilisation du Haut-Ogooué [partie supérieure du fleuve Ogooué] ». A cet effet, il a développé une démarche spécifique qui entend, à sa place, éclairer non seulement les données sociohistoriques de sa zone d'étude, mais aussi la pensée intrinsèquement africaine et son apport à la civilisation de l'universel. Avancée en 1976, l'Altogovéanistique, dépourvue d'un véritable corpus théorique, est restée à l'état embryonnaire, en dépit du rôle pionnier joué par son initiateur dans le développement des sciences sociales au sein de l'Université gabonaise et du Conseil africain et malgache pour l'enseignement supérieur (CAMES).

Mots-clés : Martin Alihanga – Sciences sociales – Epistémologie – Altogovéanistique – Gabon.

Introduction¹

« Ce que regarde au loin le laboureur quand il se redresse, c'est le village. Ce n'est pas le désir de manger qui est cause de tout cela, c'est tout le passé qui l'attire de l'autre côté » (Delafosse, 1927 : 74).

¹ La première version de ce texte a été publiée dans *Hommages au Pr Martin Alihanga*, Libreville, Raponda Walker, 2011 sous le titre « L'Altogovéanistique de Martin Alihanga : les linéaments scientifiques »

Cette pensée tirée des traditions africaines et reprise par Maurice Delafosse, pourrait résumer à elle seule, la vie fondamentalement contemplative de Martin Alihanga, premier gabonais professeur titulaire de sociologie, et son souci de sauvegarder les traditions africaines. En effet, une partie importante de son œuvre scientifique a consisté à répondre à une lancinante interrogation que l'on pourrait synthétiser de la manière suivante : la négro-africanité (qu'elle soit continentale ou diasporique) peut-elle rester encore plus longtemps dans une sorte d'incomplétude scientifique, voire d'impensée théorique tout en se proposant de répondre aux problèmes qui se posent à elle du fait de la rencontre avec la civilisation industrielle ? Cette question fondamentale a amené Martin Alihanga, dans son *opus magnum* : *Structures communautaires traditionnelles et perspectives coopératives dans la société altogovéenne* (1976), à proposer une herméneutique nouvelle des sociétés négro-africaines susceptible de conduire vers une voie de développement typiquement africaine afin que l'Afrique, pour reprendre Maurice Delafosse, cesse, grâce à la science moderne, « d'être ce théâtre d'ombre inventé par les explorateurs du XIX^e siècle » (Amselle – Sibeud, 1998 : 1).

Pour Martin Alihanga, l'engagement dans la civilisation technico-scientifique imposée par la colonisation européenne est un moment important de l'historicité africaine. Aussi, au lieu de subir ses contradictions, Martin Alihanga, dans ses travaux, demande-t-il à l'Africain de concevoir une société, dirait Hervé Barreau, « plus respectueuse des multiples requêtes de la personne humaine » (Barreau, 1990 : 27). Parce que,

« les transformations sociales et politiques qui nous attendent, et qui doivent nous permettre de survivre en surmontant les dangers de l'explosion, ne seront possibles ni même envisageables à court terme que si la culture, et l'éthique qui lui sert de boussole est à portée de main pour tous ceux qui reconnaissent dans la vie humaine la révélatrice de la finalité inscrite dans l'univers » (Barreau, 1990 : 124).

C'est conscient de cette exigence pneumatique que Martin Alihanga s'est proposé de construire un champ cognitif : l'*Altogovéanistique* qui, en première approximation, est sauf une révolution copernicienne. Frobenius (Amselle et E. Sibeud, 1998)¹ avait, avant lui, développé la notion d'*aires culturelles* et avait

¹L.Frobenius, travaux analysés dans M. Delafosse. *Entre orientalisme et ethnographie : l'itinéraire d'un africaniste (1870-1926)*, sous la dir. de J.-L. Amselle et E. Sibeud, Paris, Maisonneuve et Larose, 1998.

mis en exergue le paradigme géographique dans l'étude des sociétés humaines. En s'intéressant de plus près l'approche de Martin Alihanga, il apparaît que l'*Altogovéanistique* peut parfaitement prendre place au sein du grand ensemble éprouvé des études africanistes, si elle ne renvoie pas aux anciennes études ethnologiques.

L'intuition scientifique de Martin Alihanga ne manque pas de pertinence pour autant car comme le souligne Fernand Braudel :

« Pour prétendre à l'intelligence du monde actuel, à plus forte raison pour qui prétend y insérer une action, c'est une tâche payante que de savoir discerner, sur la carte du monde, les civilisations aujourd'hui en place, en fixer les limites, en déterminer les centres et périphéries, les provinces, et l'air qu'on y respire, les formes particulière et générales qui vivent et qui s'y associent » (Atlas des civilisations, 2009-2010 : 14).

C'est exactement ce que Martin Alihanga a tenté de réaliser en s'intéressant à la *civilisation altogovéenne*. Pour autant, bien intelligent serait l'universitaire gabonais (ou africain) qui répondrait *ex professo* aux questions relatives aux contenus, aux enjeux et aux modalités scientifiques de l'*Altogovéanistique* ; celle-ci n'ayant été ni enseignée ni étudiée ou pratiquée en tant que telle à l'Université par son auteur. Une question reste donc sans réponse actuellement : quel est l'objet, les champs de recherche et la méthodologie stipulés par l'*Altogovéanistique* ?

Pour tenter une première compréhension de ce champ d'étude encore en friche, apporter une contribution à son intellection scientifique, il importe de voir en priorité les questions sémantiques, la notion d'*aire culturelle altogovéenne*, les concepts fondateurs (cultures et civilisation), les axes et la méthodologie de recherche postulés par Martin Alihanga et l'apport conceptuel des sciences sociales à cette posture de recherche.

1. Le champ lexical

Les premières réflexions de Martin Alihanga pour situer son nouveau champ de recherche sont d'ordre sémantique. En partant du mot *haut-Ogooué* (partie supérieure du fleuve Ogooué) que l'on oppose au *bas-Ogooué*, il propose plusieurs néologismes, aujourd'hui entrés dans le champ lexical francophone. Pour le terme Ogooué, la référence est faite au son O-go-ué (*Ogowè* en langue *Omyéné* du Gabon) ; ce qui lui permet des associations, sur le plan de la lexicologie, avec le latin. « *On sait*, écrit-il, *qu'en latin le 'u' et le 'v' ne constituent qu'un seul signe graphique, le 'V', et que dans la langue de Virgile l'adjectif Haut se dit*

Altus » (Alihanga, 1976 : 11). Ce qui donne en toute logique : Haut (*Altus* ou *Alto* avec le “O” de *Ogowè*), *Ogowè* (*Ogové*). D’où le néologisme *Altogovéen* (qui habite le Haut-Ogooué ; qui lui est relatif). Sur la même base, il propose une liste non exhaustive de néologismes (Alihanga, 1976 : 11) *altogovéanisme* (amour du Haut-Ogooué) ; *altogovéaniser* et *s’altogovéaniser* (donner un caractère *altogovéen* ; devenir *altogovéen*). Sur le plan scientifique, il propose une science nouvelle : l’*Altogovéanistique* qu’il définit comme « *la science sociale appliquée à l’étude des Cultures et Civilisation du Haut-Ogooué* » ; l’*Altogovéaniste* en est le spécialiste.

2. La région *altogovéenne* : une aire culturelle authentique marquée par le « communautarisme »

En mettant une emphase associative sur les notions de « cultures » et « civilisation » sur lesquels nous reviendrons, Martin Alihanga a volontairement choisi de confiner ses analyses au présupposé selon lequel un ensemble géographique peut correspondre à un peuple ayant un mode de vie particulier. Cela nous ramène *ipso facto* à la notion d’aire culturelle comprise comme une “zone d’expansion d’un style culturel”.

Il justifie ainsi l’existence d’une aire culturelle *altogovéenne*. Ainsi, la définition du « territoire *altogovéen* » et de son « aire culturelle » devient un préalable essentiel pour cerner les contenus et les ambitions scientifiques de l’*Altogovéanistique*.

Il y a chez Martin Alihanga une acception étroite du Haut-Ogooué, ainsi que de son enveloppe territoriale. Cette aire géographique, écrit-il, correspond

« plus ou moins à la IV^e Région économique [Haut-Ogooué – Ogooué-Lolo], dont le pôle commercial est Franceville et les pôles industriels sont Moanda et Mounana, avec les relais importants de Lastourville et, à un moindre degré, Koula-Moutou et Okondja » (Alihanga, 1976 : 14).

Région aux paysages variés,

« le Haut-Ogooué est situé au sud-est du Gabon. Comme son nom l’indique, le fleuve principal qui l’arrose est l’Ogooué dont le cours supérieur traverse une zone vallonnée de savanes, avant de pénétrer dans la grande forêt, non loin de Lastourville. Les affluents de l’Ogooué venant du nord-est, la Sébé et la Leconi délimitent les régions des plateaux batéké et de la forêt d’Okondja : la Mpassa arrose Franceville » (Perrois, 1972’).

Il apparaît clairement que Martin Alihanga, en se fiant à la seule acception administrative du Haut-Ogooué, se refuse, du fait de la souveraineté étatique et de la territorialisation de ses analyses, à intégrer les régions congolaises où le fleuve prend sa source. On peut en déduire que son analyse scientifique est tempérée par la complexité géopolitique.

Admettons une évidence : Martin Alihanga est rattrapé par les lois de la géographie dès l'instant où il se réfère, dans certaines de ses analyses, à la notion de l'Ogooué supérieur historique. Le Haut-Ogooué retrouve ainsi sa continuité territoriale (cf. carte *infra*). Cette évidence est renforcée par les réalités culturelles. Martin Alihanga reconnaît qu'aucune des nationalités du Haut-Ogooué administratif (*Kanini, Kota, Kula, Mbanwe, Ambaama, Ndambomo, Ndasu, Nzébi, Ndumu, Ongomo, Samaï, Tege, Tsangi, Wandji, Wumbu...*) « n'est aborigène de l'actuel habitat altogovéen. Toutes viennent de diverses régions plus ou moins lointaines » (Perrois, 1972 : 57). En effet, la contrée altogovéenne a été pendant longtemps un grand couloir d'immigration vers l'Ouest et le Nord-Ouest, ainsi que nous l'explique Louis Perrois :

Les peuples de la vallée de l'Ogooué ne sont pas originaires des régions où on les trouve actuellement. Un vaste mouvement de migration, commencé il y a des siècles, s'est accentué aux XVII^e et XVIII^e siècles dans une direction nord-sud pour la masse Kota et est-ouest pour les Batéké jusqu'à la limite de la forêt.

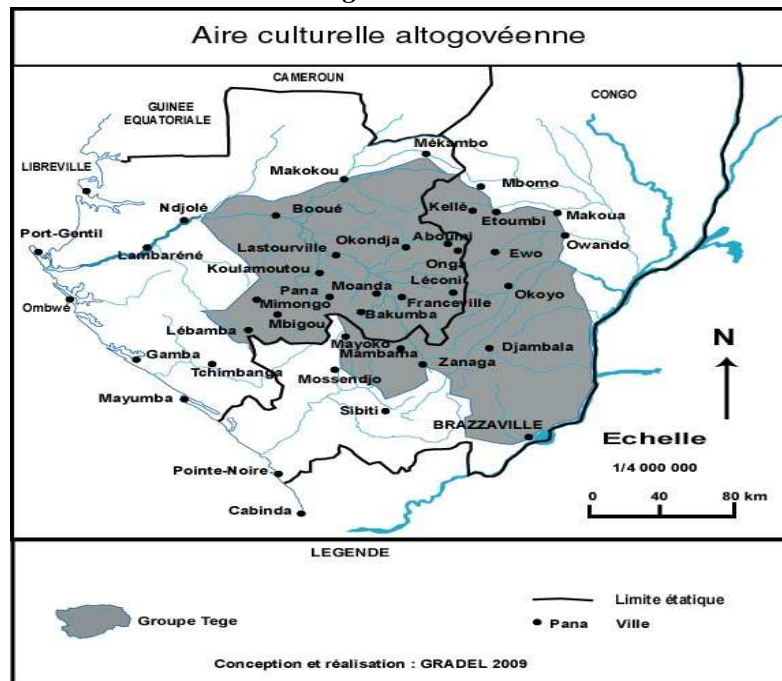
Les Kota, parmi lesquels il faut distinguer les Bakota du nord et les Obamba du sud, se sont acheminés vers le Haut-Ogooué à partir de la Sangha dès le XVII^e siècle. Des groupes sont restés en route sur l'Ivindo, d'autres sont passés par le Congo, les Obamba, certains sont descendus très au sud jusqu'aux sources de l'Ogooué, les Mindassa et les Bawoumbou.

Actuellement, on peut distinguer les Bakota du nord patrilinéaires des Obamba du sud matrilineaires, certains étant apparentés aux Batéké avec lesquels ils eurent souvent à combattre et plutôt commencer.

Les Bandzabi sont venus de l'est, avec les Batsangui qu'on trouve aujourd'hui vers Bakoumba. Les cultures kota et ndzabi sont encore apparentées par certains rituels, tels la circoncision. Le problème de leur lointaine origine commune se pose, bien que les dialectes soient très différents.

Par contre, les Batéké, les hommes des plateaux, sont de culture et de mentalités différentes, avec des villages fortement organisés qui ont impressionné les premiers explorateurs (Perrois, 1972).

Carte 1 : Aire culturelle *altogovéenne*



La carte n° 1 pointe deux phénomènes. D'une part, le cercle concentrique de l'aire culturelle *altogovéenne* s'étend sur trois provinces : l'Ogooué-Lolo, l'Ogooué-Ivindo, le Haut-Ogooué avec des excroissances dans le Moyen-Ogooué et la Ngounié. Cette aire s'étend également au-delà des frontières gabonaises pour inclure des territoires congolais. D'autre part, les groupes culturels au Gabon sont aussi ethnolinguistiques. Un récent classement en répertorie dix groupes (neuf langues bantou et le groupe bantupygmée). Pour l'aire culturelle *altogovéenne*, nous retenons :

- Groupe Kèlè (B20) : Sekyani (B21), Kèlè (B22), Mbangwé (B23), Wumvu (B24), Kota (B25), Ndassa (B26), Sighu (B27).
- Groupe Nzebi (B50) : Duma (B51), Nzebi (B52), Tsangi (B53).
- Groupe Mbèrè (B60) : Mbédé (B61), Mbaama (B62), Ndumu (B63), Ngwii (B64), Ngul (B65), Kanningi (B66).
- Groupe Téké (B70) : Téké nord (B71), Téké nord-est (B72), Téké ouest (B73), Téké-central (B74), Bali (B75), Téké-est (B76), Téké-sud (B77) et Wuumu (B78).
- Groupe Pygmée : Pygmée-bantou.

Les migrations historiques ont conduit à un éparpillement de certains de ces groupes ethnolinguistiques, brisant de ce fait la logique d'une continuité territoriale de l'aire culturelle altogovéenne.

Par exemple, Bernard Clist explique :

« entre les Punu des provinces de l'Ogooué-Maritime, de la Nyanga et de la Ngounié et les Kota de l'Est on retrouve dans les régions de Mouila-Mimongo-Lébamba [...] les Ndjabi, Tsangui, Windji [sic] » (Clist, 1995 : 33-34).

Du fait du dualisme économique et culturel imposé par sa rencontre avec l'Occident, la société *altogovéenne* court le risque de « s'installer dans le système des "autres" » or, « l'Afrique refuse précisément d'être ainsi acculée dans un tragique dilemme et à se dépersonnaliser somme toute » (Clist, 1995 : 39). En l'énonçant, Alihanga débouche sur une conclusion logique : le système *altogovéen* est le communautarisme qu'il faut faire revivre. Par communautarisme, il attend :

« Une manière d'organiser la vie à partir du groupe et non de l'individu car celui-ci trouve sa personnalité dans et par la Communauté, et sur le plan tant politique, social qu'économique. C'est aussi un système économique où la propriété collective coexiste sans heurt avec la possession individuelle » (Clist, 1995 : 87).

L'idée communautariste est ancienne dans les études africaines, elle conçoit les institutions sociales africaines comme fondées sur la solidarité parentale. C'est pour cette raison que Martin Alihanga étudie profondément les structures dans un sens utilitariste ou sociojuridique.

Carte 2 : Les groupes socioculturels de l'aire culturelle altogovéenne



3. Les ressorts scientifiques et les chaînons méthodologiques de l'*Altogovéanistique*

Parler des ressorts de l'*Altogovéanistique* oblige à des translations et à des inférences du moment où, nous l'avons dit et regretté, Martin Alihanga n'a pas eu le temps de façonner un corpus théorique propre à ce champ, si l'on exclut certaines considérations générales :

De quelque côté que l'on se tourne, la fidélité à la négro-africanité, dans la modernité, oblige ainsi à l'invention de l'avenir. Il nous faut forger notre avenir. C'est-là un problème auquel le Négro-africain est journalièrement confronté ; et désormais il sera de plus en plus, au fur et à mesure que se développe son sentiment d'appartenance à un univers culturel spécifique qui baigne cependant dans un monde industrialiste. Or inventer le futur, c'est affronter l'hier et l'aujourd'hui en vue d'une action de demain ; c'est, en un sens ; mettre en contact, pour les confronter, une séquence de la vie quotidienne du passé avec celle du présent. Il en résulte une forme nouvelle de vie ou de conception de vie. Autrement dit forger l'avenir, c'est redonner vie à certaines valeurs "traditionnelles" en tenant compte des impératifs d'aujourd'hui, voire des "tendances cardinales" de la civilisation de demain, déjà discernable aujourd'hui. L'Africain doit donc se ressourcer dans son patrimoine socioculturel, afin de pouvoir lucidement et avec détermination passer de l'ethnologie à la sociologie de libération et de développement. D'où résulte pour l'Université africaine, une responsabilité énorme dans notre effort de libération (Alihanga, 1976 : 590-591).

Les assertions contenues dans cet extrait de texte témoignent de la nécessité d'élever le Négro-Africain au-dessus des contingences existentialistes afin de l'amener à être un acteur conscient de sa propre histoire, de son propre devenir. A suivre Martin Alihanga, le Négro-Africain est appelé (et l'*Altogovéanistique* doit l'y conduire) à prendre conscience qu'il est et qu'il a : « *C'est-là la chose la plus difficile à apprendre à un homme. Lui apprendre qu'il existe. Il y a là un travail, en profondeur, d'éducation et de formation de longue haleine* » (Alihanga, 1999 : 22).

Les Négro-Africains sont subséquentement invités à apprécier à sa juste valeur le sens de *l'Avoir* et de *l'Etre*, sources de civilisation particulière, afin de jouir des bienfaits de la civilisation industrielle sans cesser d'être eux-mêmes. Alihanga fait ainsi allusion à un effort constructif d'élaboration culturelle afin que la culture africaine s'affirme en qualité et en densité. Dans ce sens,

l'*Altogovéanistique* reçoit le statut de '*laboratoire culturel*' et de « conducteur » pour une maïeutique qui peut contribuer à la civilisation de l'Universel.

Une telle impulsion, de par sa nature *relationnante* (*i. e.* qui fabrique des relations), exige de l'érudition scientifique, le croisement des sources de toutes sortes, une lecture transversale des Cultures pour construire une négro-africanité positive et totalisante, capable de créer une nouvelle modernité africaine. C'est dans cette occurrence qu'Alihanga assigne à la recherche *altogovéanistique* la charge de « concilier ce qu'il y a de valeur authentique dans les structures socio-économiques de l'Afrique traditionnelle avec les structures de l'économie moderne de la Civilisation industrielle » (Alihanga, 1976 : 39). Son ambition de trouver une voie africaine de développement le conduit devant une exigence heuristique : édifier les données culturelles et socio-économiques nécessaires à cette praxéologie. Ce qu'il pense trouver dans l'analyse des structures communautaires de la société africaine traditionnelle, objet de ses études doctorales. Une première proposition de mise en œuvre a été tentée en 1999 dans son fascicule : Stratégie communautariste de développement. Développement par ensemencement : projet C.I.D.R. (Alihanga, 1999).

Le Professeur Martin Alihanga a développé quelques-unes de ses idées, qui sont un prolongement africain de son *altogovéanistique*, dans le projet du Centre international d'africanistique (C.I.A.), un autre champ scientifique qu'il s'était proposé de promouvoir au Gabon. Son intention étant d'impulser un

« enseignement et une éducation pour la formation des hommes et des femmes accomplis dans le respect des valeurs profondes de l'humanisme africain, et dans l'esprit de tolérance et de dialogue entre les cultures et les religions »¹.

L'*Altogovéanistique* s'appréhende, en conséquence, comme un champ scientifique dont la finalité est de doter l'Africain d'outils cognitifs et opératoires nécessaires à sa réalisation totale, à partir de son industrie propre : « L'Africain doit [...] se ressourcer dans son patrimoine socioculturel ». L'*Altogovéanistique* est, en cela, un jalon dans l'essai de compréhension des sociétés africaines face à

¹ Alihanga, *Projet Université Catholique d'Afrique (UCA)*, inédit, fascicule de présentation, p. 1.

leur désir de construction de sens. Trois démarches méthodologiques peuvent être retenues d'emblée.

Il faut d'abord une lecture critique et croisée des sources (compulsées par des équipes de spécialistes) avec une forte préférence pour les sources orales. La méthodologie de base de ce champ de recherche sera donc celle de la « *science de l'observation* » (Alihanga, 1976 : 350) que l'auteur a longtemps pratiquée pour ses propres recherches. Son enjeu reste la constitution d'une base de données, à inclure dans la *métabase* de données gabonaises.

Il faut ensuite des études transversales, en s'appuyant sur l'ensemble des sciences sociales. Les premières thématiques à examiner devraient être : les structures communautaires traditionnelles, l'organisation politique, la structure économique, l'organisation sociale, l'organisation économique, l'économie (étude de la production, des échanges, de la répartition et de la consommation des richesses) traditionnelle et coloniale (sa nature, sa finalité, et son application concrète dans la société *altogovéenne*, les changements socioéconomiques liés à la rencontre au XIX^e siècle avec l'Occident). L'*Altogovéanistique* se situe, de la sorte, dans le ressort de l'interdisciplinarité et de l'horizontalité.

Il faut, enfin, une modélisation économique. Martin Alihanga a postulé le communautarisme rénové qui permet un développement intégral, « *à partir de ses propres valeurs négro-africaines* » (Alihanga, 1976 : 17).

A bien comprendre Martin Alihanga, l'objectif de l'*Altogovéanistique* est l'étude non seulement des permanences (structures traditionnelles perçues comme point de départ), mais aussi des alternances socioéconomiques (structures communautaires rénovées, point d'arrivée). La démarche qu'il a adoptée a mis en exergue l'intérêt des témoignages oraux, en plus de la fréquentation savante des sciences sociales dont il a dessiné les interactions dans son ouvrage : *Les Structures communautaires traditionnelles* (PUG, 1976). Il a défriché le terrain théorique, les savoirs traditionnels et coloniaux pour construire un modèle de développement qu'il dit *ancestro-centré* (*i. e.* issu de la pensée des *Pères africains* - Ancêtres). Il s'agit donc d'étudier le « fonds socioculturel communautaire sur lequel, à travers les âges, des générations d'Altogovéens ont vécu une vie cohérente, et partant heureuse, toutes proportions gardées » (Alihanga, 1976 : 349). Son intention était, ce nous semble, de constituer autour de cette posture, une équipe de recherche multidisciplinaire afin de

réfléchir sur diverses formes d'activités scientifiques liées au Haut-Ogooué et d'ouvrir des perspectives fécondes.

4. Assertions sur les concepts clés de l'*Altogovéanistique*

La réflexion de Martin Alihanga a tourné autour de deux objets spécifiques : *cultures et civilisation*. Il note que ces concepts expriment des réalités différentes l'une de l'autre. Ce qui l'amène à parler des *cultures* et non de la *culture* pour montrer la mosaïque culturelle qui, du fait de l'histoire, s'est fusionnée en un tout qu'il nomme la *civilisation altogovéenne*.

Loup Francart citant Fernand Braudel, nous dit qu'une

« civilisation est un espace, une région culturelle, une collection de traits et de phénomènes culturels. Mais chaque civilisation s'exprime aussi à travers des cultures différentes, liées à d'autres phénomènes comme la position géographique, la race, la langue, etc. » ((Francart – Patry 1999 : 53).

Il avance une idée controversée. Il semble, à l'en croire, que « la civilisation est plutôt à l'échelle continentale et que les cultures se situent à l'échelle régionale » ((Francart – Patry 1999 : 53). Sur cette base, Samuel Huntington (Huntington, 2007) a identifié huit ensembles de civilisations : chinois, japonais, hindou, musulman, occidental, orthodoxe slave, latino-américain, africain. Une diversité de civilisations anciennes (avant les temps modernes) a été étudiée. En Afrique, notons la civilisation égyptienne ancienne, de Méroé, de Mali, de Songhaï, d'Ifé, de Kanem-Bornou, de Zimbabwe. Notre auteur explique bien avant Samuel Huntigton, que les

« cultures sont des sous-ensembles des civilisations. Elles se sont développées sur des bases historiques, linguistiques, géographiques et ont engendré des modes de vie, des coutumes et des particularismes religieux. Une culture représente un ensemble de croyances, comportement, langage et mode de vie propre à un groupe d'individus à une période donnée » (Francart – Patry : 54).

Martin Alihanga rejoint, en ce qui le concerne, la thèse du relativisme ethnologique des auteurs comme Lucien Febvre, Marcel Mauss et Max Weber qui pensent que « *tout groupe humain a sa propre civilisation* » (Francart – Patry : 56).

Pour mieux comprendre cet universaire, il convient de revenir, succinctement, sur chacun de ces concepts même si l'exercice n'est pas aisé car, nous dit Alain Rey,

« Comme pour la plupart des grands concepts abstraits sur lesquels s'appuie la pensée contemporaine, l'idée – et donc, la définition – de

ce qu'on nomme en français et dans certaines langues "civilisation", etc., est ambiguë » (Atlas des civilisations, 2009-2010 : 21).

4.1. La Culture

En thèse générale, la culture est un ensemble de phénomènes matériels et idéologiques qui caractérise une ethnie, une nation, par opposition à un autre groupe ou à une autre nation. Par culture, il faut entendre, donc les substrats qui façonnent la logique et la sensibilité d'un individu, d'un peuple. On y retrouve les perceptions, les conduites modelées, c'est-à-dire liées au lieu, à l'époque et surtout à la langue. L'ensemble de ce bagage, transmissible de génération en génération, constitue la civilisation. On peut donc parler d'éléments (cultures) de civilisation que l'on peut apprendre dans le cadre des institutions sociopolitiques, économiques, etc. La culture s'apprécie donc, comme l'ensemble des connaissances que maîtrise une société ou un individu.

Une autre acception du concept de culture a été donnée par Leo Frobenius qui

« définit la culture comme un organisme vivant dont les formes expriment une âme, un sens spécifique : le Paideuma. La morphologie culturelle tend à révéler et, d'une certaine façon, à restituer le Paideuma de chaque peuple. Cela nécessite une compréhension des métamorphoses de cet organisme, lequel existe indépendamment de ses porteurs humains » (Amselle – Sibeud, 1998 : 139-140).

Selon le *Grand Dictionnaire de la culture générale* :

La culture représente l'ensemble des pratiques, des mœurs, des savoirs, des arts d'une société ou d'un groupe humain. Ce second sens signifie que la civilisation même d'une société est une production de l'esprit humain : les technologiques (et donc le savoir qu'elles supposent), les mœurs (et donc la philosophie, la morale dont elles sont le reflet) et les mentalités dominantes sont donc aussi révélatrices du génie créateur de l'homme que les œuvres d'art, les activités intellectuelles ou littéraires, les sciences et tout ce qui fait partie de la culture (Grand Dictionnaire de la culture générale, 1996 : 102).

Pour l'essayiste Régis Debray, dans *Le Dialogue des civilisations* (CNRS éditions, 2007), il faut entendre par culture :

« tout ce qu'une société s'accorde à tenir pour réel, et qui la définit. Car nous ne donnons pas le même degré de réalité aux mêmes choses, et cet indice éminemment variable dépend du prisme formé par l'ensemble des relations qu'un groupe d'hommes historiquement constitué entretient avec l'espace, le temps, l'autre sexe et la mort » (Atlas des civilisations, 2009-2010 : 19).

L'*Altogovéanistique*, si l'on s'en tient au concept de culture, empruntera donc considérablement à l'Anthropologie et à l'Ethnologie, en ceci que l'une s'est orientée « *vers l'objet focal de toutes les recherches humaines, à savoir la culture* » (Malinowski, 1968 : 16), et l'autre « *étudie des faits de culture sous tous les éclairages possibles* » (Malinowski, 1968 : 16). Cependant, le champ ainsi ouvert, est un champ total. Dans cette optique, Bronislaw Malinowski a fait d'intéressantes suggestions théoriques. Pour lui, l'unité analytique de la culture devrait être le *concept d'institution*. A partir de cette posture, il a réussi à tisser une trame fonctionnelle entre les diverses réponses culturelles aux besoins dérivés de l'homme : économique, juridique, éducatif, scientifique, magique et religieux.

Dans sa recherche, Bronislaw Malinowski se réfère à la théorie fonctionnaliste. Parce que, pour lui, le fonctionnalisme a « une valeur fondamentale comme analyse préliminaire de la culture, et il est le seul à donner à l'anthropologue les critères légitimes de l'identification » (Malinowski, 1968 : 147).

Qu'en est-il alors de la civilisation ?

4.2. La civilisation

La civilisation est, quant à elle, « *l'état actuel de culture de n'importe quelle société ou nation* » (Amselle – E. Sibeud, 1998 : 124). Mais, la civilisation est, comme la culture, une réalité plurielle. Ainsi, les civilisations, pour reprendre Maurice Delafosse,

« valent la peine d'être étudiées et décrites car elles sont faites de l'application d'un ensemble de coutumes qui, quoique transmises seulement par la tradition, n'en ont pas moins un effet aussi considérable sur la vie de ces peuples, que nos coutumes à nous, augmentées de nos lois, en ont eu et en ont sur la nôtre » (Amselle – E. Sibeud, 1998 : 124).

En effet, les civilisations sont toutes « *des productions historiques également valables du génie humain.* » ((Amselle – E. Sibeud, 1998 : 124). Sigmund Freud est de cet avis. Chez lui, le terme civilisation désigne

« la totalité des œuvres et organisation dont l'institution nous éloigne de l'état animal de nos ancêtres et qui servent à deux fins : la protection de l'homme contre la nature et la réglementation des relations entre eux » (Freud, 1979 : 37).

Comme nous l'apprend le *Grand dictionnaire de la culture générale*,

« Dans un sens large, civilisation désigne un ensemble complexe : les idées, les habitudes de l'homme vivant en société. Il y a civilisation quand les individus sont en relation les uns avec les autres. Et il y a bien entendu des civilisations, ensemble de caractères propres à la vie d'un pays ou d'une société, aux degrés de développement très divers » (Grand Dictionnaire de la culture générale : 938).

La civilisation est particulière et a droit d'être étudiée en elle-même, elle est un élément de l'universel ; elle est « l'ensemble des caractères sociaux, culturels, religieux, techniques définissant une société ou un groupe de sociétés données, durant une époque donnée » (Grand Dictionnaire de la culture générale : 102). Maurice Delafosse défend, dans *Les civilisations négro-africaines* (1925), l'idée selon laquelle, il faut observer en soi les civilisations africaines afin de rechercher chez les Africains « ce qu'ils ont été dans le passé d'après ce qu'ils ont fait et ce qu'ils sont dans le présent d'après ce qu'ils font » (Delafosse, 1927 : 12-13). Selon lui :

« La personnalité africaine ne trouvera précisément son plein épanouissement que dans la mesure où elle arrive à dégager ces richesses communautaristes de la gangue qui l'enveloppe, et à leur donner un sang vermeil qui les revigore, les vivifie. Par cette impulsion nouvelle, elles déboucheront sur l'universel » (Delafosse, 1927 : 12-13).

Ainsi, étudier une civilisation, revient à s'intéresser à ses principaux traits. En suivant Delafosse et Sigmund Freud, nous en dénombrons quatre, essentiellement.

Premier trait : « toutes les activités et valeurs utiles à l'homme pour assujettir la terre à son service et pour se protéger contre la puissance des forces de la nature » (Delafosse, 1927 : 13). On se souviendra que Freud avait dégagé de ses études, les faits culturels suivants : l'emploi des outils, la domestication du feu, la construction d'habitation, autant de conquêtes de l'homme sur la nature. De ce qui précède, nous inférons, pour l'*Altogovéanistique*, l'étude des sciences et techniques traditionnelles.

Deuxième trait : tout ce qui est ordonné en vue de ce qui est utile à l'homme. Sigmund Freud parle à ce propos de ce qui est « soigneusement cultivé et efficacement organisé pour l'exploitation de la terre par l'homme, et que la protection de celui-ci contre les forces naturelles est assuré ». Il note : l'agriculture, l'élevage, le drainage des eaux, l'exploitation minière, les communications. Nous en déduisons un axe d'étude supplémentaire pour l'*Altogovéanistique*.

Troisième trait : « *le beau* », caractérisé par le souci de l'homme pour les « *choses sans utilité aucune ou même en apparence inutiles* » (Freud, 1979 : 40). C'est le domaine de l'art, de la littérature savante non écrite (celle des conteurs, des musiciens, des chanteurs... dictionnaires ambulants, de la propreté, notamment l'hygiène, la prophylaxie) et de l'ordre. D'après S. Freud,

« L'ordre est une sorte de contrainte à la répétition qui, en vertu d'une organisation établie une fois pour toutes, décide ensuite quand, où et comment telle chose doit être faite ; si bien qu'en toutes circonstances semblables on s'épargnera hésitations et tâtonnements » (Freud, 1979 : 41).

L'*Altogovéanistique* examinera donc la façon dont l'homme utilise au mieux le paysage et le temps.

Quatrième trait : les activités psychiques supérieures (productions intellectuelles, scientifiques et artistiques...). Ce sont les idées, les créations de l'esprit, qui conduisent la vie des hommes. « Parmi ces idées, les systèmes religieux occupent le rang le plus élevé dans l'échelle des valeurs » (Freud, 1979 : 42). Il faut tenir compte également des spéculations philosophiques et des « constructions idéales des hommes, idées d'une éventuelle perfection de l'individu, du peuple ou de l'humanité entière ou exigences et aspirations qui s'élèvent en eux sur cette base » (Freud, 1979 : 43). Il s'agit, *in fine*, d'examiner les constructions intellectuelles, les utopies, des peuples *altogovéens*.

Cinquième et dernier trait qu'on pourrait renvoyer à la sociabilité :

« la manière dont la civilisation règle les rapports entre des hommes entre eux. Ces rapports dits sociaux, concernent les êtres humains envisagés soit comme voisins les uns des autres, soit comme individus appliquant leurs forces à s'entraider, soit comme objets sexuels d'autres individus, soit comme membres d'une famille ou d'un Etat » (Freud, 1979 : 43-44).

Au-delà, il faudrait tenir compte du système de gouvernement, des institutions sociopolitiques et économiques, du système judiciaire, du droit communautaire, des communautés territorialisées du Haut-Ogooué, des conflits.

Au centre de ces traits, se place la question de l'historicité : à quelles influences le processus évolutif de la civilisation doit son origine, comment ce processus est-il né, et par quoi son cours fut-il déterminé ?

4.3. La boîte à outils : l'apport des sciences sociales

Nous pouvons affirmer d'emblée que la boîte à outils de l'*Altogovéanistique* puisera incontestablement dans celle des sciences sociales aux méthodes affirmées. Dans le domaine de l'historicité, ses champs d'analyse pourront être : l'Onomastique (étude des noms propres et, plus spécialement de l'Anthroponymie, de la Toponymie, de l'Hydronymie), la Mythologie (étude des mythes, de leurs origines, de leur développement et de leur signification), la Musicologie (étude de la musique et de son évolution), la Généalogie (étude du dénombrement des ancêtres d'un individu), l'Épigraphie (études des inscriptions), l'histoire, la géographie, etc. dans chacun de ces champs, seront menées des monographies systématiques.

Mais, force est d'affirmer que c'est vers l'Anthropologie et l'Ethnologie que nous oriente Martin Alihanga. Vers l'Anthropologie où le destin des concepts de civilisation et de culture s'est largement joué depuis la première moitié du XVIII^e siècle avec Mirabeau, Ferguson, etc. Au XIX^e siècle, la civilisation n'est plus perçue à travers son prisme déformant de l'état de la société civilisée justifiant toutes les colonisations ; elle devient l'équivalent de culture et renvoie à l'aptitude des communautés humaines à inventer collectivement des valeurs et des conventions. Pour l'anthropologue Philippe Descola, culture et civilisation

« qualifient des groupes humains ordonnés en fonction du degré d'accomplissement de leurs institutions, elles-mêmes résultats d'une capacité universelle de l'humanité à maîtriser les contraintes naturelles et les déterminations instinctives » (Atlas des civilisations, 2009-2010 : 23).

Le succès de la vision anthropologique de culture et civilisation est établi grâce à l'Unesco qui admet que chaque peuple forme une

« configuration singulière de traits intellectuels et matériels hérités des générations précédentes, enracinés dans une langue, inscrite dans un territoire et responsable des comportements typiques des membres du collectif » (Atlas des civilisations, 2009-2010 : 23).

Venant à l'Ethnologie, les voies à suivre sont celles empruntées par ses pères putatifs qui ont étudié, pendant la colonisation, les structures de pensée, les valeurs, les symboles, les dieux, les cultes, les formes de gouvernance, le pouvoir. L'exemple le plus probant est celui des Dogon étudiés par Marcel Griaul qui décrit une civilisation « *à la pensée complexe et raffinée, une civilisation sans écriture* » (Atlas des civilisations, 2009-2010 : 10). La même

démarche fut celle de Clause Lévi-Strauss, auteur de *Tristes tropiques*, ouvrage publié en 1955.

S'agissant de l'Anthropologie, depuis quelques temps, se développe une voie de recherche nouvelle qui pourrait intéresser l'*Altogovéanistique* : « l'Anthropologie de la conservation »¹. Celle-ci s'est donnée comme projet, l'étude de l'homme dans la biodiversité, les comportements humains sur l'écosystème dus à la mobilité des communautés humaines. Trois notions sont développées : la pénurie, l'abondance et la durabilité de la ressource. Cette démarche est intéressante, parce qu'elle s'inscrit dans une perspective de régulation et de gestion de la ressource de la biodiversité en se référant à des institutions et aux formes traditionnelles de gestion de la ressource de certains écosystèmes.

Martin Alihanga a, dans ces travaux, examiné, d'une manière éparse, quelques-unes de ces pistes de recherche. Il s'est essayé à l'anthroponymie, à la toponymie, à l'habitat, aux migrations historiques, aux généalogies, aux structures sociales, politiques, économiques... Il s'est surtout attardé sur

« l'analyse des structures communautaires de [la] société traditionnelle en vue de leur chercher dans l'économie de marché des structures correspondantes et dont les nôtres seraient de solides pierres d'attente » (Alihanga, 1976 : 39).

Il est clair, comme le pensait Emmanuel Kant, que « pour comprendre la réalité vivante, la causalité mécaniste utilisée pour l'analyse de la réalité inanimée ne suffit pas » (Amselle – Sibeud, 1996 : 139). Ce philosophe recommande à cet effet, « 'le jugement téléologique' » qui perçoit les parties d'un organisme à travers le fonctionnement de cet être vivant en tant que totalité » (Amselle – Sibeud, 1996 : 139).

Pour l'essentiel, Martin Alihanga insiste sur

« La collecte [systématique] et la conservation des traditions orales, l'inventaire et la description du patrimoine linguistique, la collecte et la conservation des savoir-faire traditionnels dans les domaines de la métallurgie, du travail du bois, de l'agriculture, de l'élevage, de la gestion des ressources naturelles, de la médecine et de la pharmacologie, dans les domaines des arts plastiques et décoratifs, des arts du spectacle avec la création de musées, d'instituts ou de centres de recherche spécialisés »².

¹ E. Mbot, « De la pénurie à l'abondance de la ressource (bassin du Congo, le cas du bassin de l'Ogooué) », inédit, Colloque MNHN sur l'Anthropologie de la conservation, Paris, 14 décembre 2007.

² Alihanga, « Projet Université Catholique d'Afrique (UCA) », p. 2.

Les programmes de recherche qu'indique Martin Alihanga visent l'exploitation scientifique du patrimoine culturel immatériel africain (autrement dit les pratiques, les représentations, les expressions, les connaissances et les savoir-faire, ainsi que les instruments, les artefacts et les espaces culturels qui leur sont associés), ce qui, nous dit-il, « suppose la constitution d'une banque de données portant sur les corpus littéraires et linguistiques des peuples concernés »¹. Cette démarche est foncièrement fonctionnaliste car elle vise un aboutissement scolaire :

« dans les domaines des sciences humaines et des lettres, les programmes et d'enseignement mettront un accent particulier sur l'élucidation et la définition des humanités africaines et leur conservation par l'élaboration des thesauri, d'encyclopédies, de dictionnaires, etc. »².

Martin Alihanga, qui assigne une mission républicaine à son champ de recherche, prospecte, dans les "cultures *altogovéennes*",

« leurs traits spécifiques susceptibles d'être proposés au civisme des jeunes, au nationalisme de tous, et d'être popularisés selon un système d'éducation approprié par exemple celui proposé par l'institution coopérative » (Alihanga, 1976 : 589).

En puisant l'essentiel de ses outils dans les sciences sociales et humaines, l'*Altogovéanistique* se définit, *in fine*, comme un champ total dont l'objet est de permettre une observation scientifique des peuples *altogovéens* et capter les *recouvrements* de leurs civilisations.

Conclusion

Nous retenons des précédents développements que Martin Alihanga, au terme d'une longue carrière universitaire (1977-2004), a réussi à donner, à travers ses écrits et conférences, une impulsion aux recherches sur le Haut-Ogooué (partie supérieure du fleuve Ogooué) et sur les fondements de la civilisation négro-africaine. Malheureusement, son intention de bâtir une *Altogovéanistique*, qu'il appréhende comme « un champ de recherche spécifique aux cultures et à la civilisation *altogovéenne* », est marquée du sceau de l'incomplétude : l'ouverture de ce champ de recherche nouveau n'a pas pu constituer, comme chez d'autres pionniers des sciences sociales, des rameaux ou des écoles. Pour deux raisons au moins.

¹ *Id.*, p. 2-3.

² Alihanga, « Projet Université Catholique d'Afrique (UCA) », *op. cit.*, p. 2.

La première est que l'idée d'une aire de civilisation est problématique car comme nous le rappelle Laurent Greilsamer : « le sentiment contemporain est plutôt celui d'une déconstruction des identités, d'un brouillage des différences et d'une sorte de relativisme culturel » (Atlas des civilisations, 2009-2010 : 3) ; la deuxième est que Martin Alihanga n'a construit aucun corpus théorique sur le champ de recherche qu'il voulait développer. Ce champ n'a pas été suivi d'un effort de vulgarisation scientifique. Or, « la science, par principe, doit être communicable à tout esprit suffisamment instruit pour en prendre connaissance et capable d'en juger sans prévention » (Barreau, 1990 : 13).

Un début d'explication est possible. Hervé Barreau nous dit dans son ouvrage sur l'*Epistémologie*, que la flambée comme le flétrissement scientifique tiennent de certaines circonstances : « Il y a des conditions qui, même difficiles, permettent l'entretien du feu allumé, et d'autres qui le font mourir » (Barreau, 1990 : 19). Le feu de l'*Altogovéanistique* ne s'est même pas allumé dans les milieux universitaires. Martin Alihanga est resté, certes, dans la lignée des premiers chercheurs africains, penseurs et descripteurs des sociétés localisées. Les monographies, aujourd'hui tombées en désuétude à l'Université, étaient le ressort de cette production des connaissances fondamentales à la survie de cultures et des civilisations que Martin Alihanga a voulu réhabiliter à travers son imposante œuvre scientifique.

Il peut être retenu, au-delà de ces constats, que l'*Altogovéanistique* conserve intact sa prétention de devenir un instrument d'érudition même si, dans sa première formulation elle pose davantage de problèmes qu'elle n'offre de lumière sur son objet : l'aire culturelle *altogovéenne*. Dans sa thèse doctorale : *Structures communautaires traditionnelles* (1976), tout est subsumé, parce que, à l'instar des Anciens grecs, Martin Alihanga a souhaité, par amour pour la science, être un bâtisseur de savoirs, un apologiste raisonnable de l'africanité, qu'il perçoit comme « une vision nouvelle des Africains ». Comme le Maurice Delafosse étudié par Marc Michel, c'est l'Homme Universel que Martin Alihanga voulait valoriser à travers la richesse des civilisations *altogovéennes*. On peut voir en cet homme de culture, le défenseur d'une intégration des valeurs anciennes, ou de ce qu'il nomme la « maîtrise sociale » de l'Afrique d'autrefois, dans une personnalité africaine modernisée, mais selon des rythmes et dans les variations qu'impose la diversité même des sociétés africaines. Dès lors, Penser à structurer la recherche scientifique sur les

« cultures et la civilisation » *altogovéenne*, n'a rien de réducteur ou d'identitaire car « *la civilisation*, pour reprendre un mot de Claude Lévi-Strauss, « implique la coexistence de cultures offrant entre elles le maximum de diversité, et consiste même en cette coexistence » (Atlas des civilisations : 19)

Bibliographie

- Alihanga M., 1976, *Structures communautaires traditionnelles et perspectives coopératives dans la société altogovéenne*, Rome, Université Pontificale Grégorienne.
- Alihanga M., 1999, *Stratégie communautariste de développement. Développement par ensemencement : projet C.I.D.R.*, Libreville, Presses Universitaires du Gabon/LUTO.
- Amselle J.-L. – Sibeud E. dir. *Maurice Delafosse, 1996, Entre orientalisme et ethnographie : l'itinéraire d'un africaniste (1870-1926)*, Paris, Maisonneuve et Larose.
- Barreau H., 1990, *L'épistémologie*, Paris, PUF, coll. « Que sais-je ? », n° 1475.
- Clist B., 1995, *Gabon : 100 000 ans d'Histoire*, Libreville, CCF/Ministère français de la Coopération/Sépia.
- Delafosse M., 1927, *Les nègres*, Paris, Reider.
- Francart L. – Patry J.-J., 1999, *Maîtriser la violence. Une option stratégique*, Paris, Economica.
- Freud S., 1979, *Malaise dans la civilisation*, Paris, PUF, 7^e édition.
- Malinowski B., 1968, *Une théorie scientifique de la culture*, Paris, Maspero.
- Mbot E., 2007, « De la pénurie à l'abondance de la ressource (bassin du Congo, le cas du bassin de l'Ogooué) », *Anthropologie de la conservation*, Colloque MNHN, Paris, 14 décembre (inédit).
- Morfaux L. M., 1980, *Vocabulaire de la philosophie et des sciences humaines*, Paris, A. Colin.
- Pudal B., 1991, « Choix de méthode pour une sociologie historique du PCF », in *Histoire politique et sciences sociales*, sous la direction de Peschanski D., Pollak M., Rousso H., *Cahiers de l'Institut d'Histoire du temps Présent*, Cahier n° 8.